

tion, et ont décrit ses mœurs et son industrie sous les couleurs les plus poétiques. Plino va jusqu'à dire que *l'Argonaute* peut quitter sa coquille pour venir paître à terre. De nos jours encore, dans l'Inde, on attache un très-grand prix à la coquille de *l'Argonaute*, dont les danseuses aiment à se parer. En Europe, cette coquille n'est qu'un objet de simple curiosité, et on ne la trouve guère que dans les cabinets d'histoire naturelle. Quant à la chair de l'animal, elle n'est pas utilisée, et à lui attribue même dans certains pays des propriétés mafassantes.

ARGONAUTES, héros grecs qui, sous la conduite de Jason, s'embarquèrent pour aller en Colchide à la conquête de la *Toison d'Or*, environ un demi-siècle avant le siège de Troie. *l'Argonautes*, marins du navire *Argo*. Les plus illustres étaient Héracle, Castor, Pollux, Nélée, Admète, Méléagre, Télémon, Orphée, Lynceus, dont les yeux pénétrants découvraient les abîmes cachés au plus profond des cieux, etc. Ils traversèrent la mer Egée, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore de Thrace, le Pont-Euxin, d'où ils arrivèrent en Colchide; puis ils revinrent en Grèce, rapportant avec eux le fameux *Toison d'Or*, que Jason, secondé par Médée, était parvenu à enlever. V. ARGO, JANSON, MÉDÉE, TOISON D'OR, et au T. XVI, ARGONAUTES.

Aujourd'hui, le mot *argonaute* sert à désigner des esprits novateurs, hardis et aventureux qui entrent dans une route nouvelle en commun, de se frayer une route nouvelle, ou qui poursuivent un but difficile à atteindre, dans quelque ordre d'idées que ce soit :

« Colomb avait ouvert à sa patrie d'adoption la porte de la richesse; l'Espagne accourut sur ses traces. Lorsque Dieu veut attirer la civilisation vers une contrée, il y envoie un trésor. L'éternel *argonaute* du progrès franchit l'abîme pour conquérir la mystérieuse *Toison*. »

EDG. PELLETAN.

« *Argonautes* sans vaisseau, qui s'aventurent à pied dans les montagnes, et qui, à la place de la *Toison d'Or*, vont à la recherche d'une peau d'ours; ah! nous ne sommes que de pauvres diables, des héros taillés à la moderne, et nul poète classique ne nous célébrera dans ses épopées. »

HENRI HEINE.

« Familiarité des longtemps avec la langue d'Homère, en connaissant tous les secrets, fils de la Grèce par l'élegance du langage, par la fine raillerie, par le choix des images, qui pouvait, mieux que M. Villemain, prouver aux nouveaux *argonautes* que l'on faisait fausse route et ne marchaient pas à la conquête de la *Toison d'Or*? »

GUST. PLANCHE.

« L'emprisonnement de M. Enfantin fut le signal de la dispersion de la famille saint-simonienne. Les uns rentrèrent dans le monde, avec la pensée d'y continuer une propagande sourde et insipide; les autres se vouèrent plus ostensiblement à des travaux évangéliques; et s'embarquèrent, nouveaux *argonautes*, à la recherche de la femme si vairement attendue. »

LOUIS RICHARD.

ARGONAUTES (ACADÉMIE DES), savante société, instituée à Venise vers le fin du XVIII^e siècle, par Marc-Vincent Corielloni, pour le progrès des sciences géographiques. Elle avait adopté cette ambitieuse devise : *Plus ultra*. Cette société a servi de modèle à trois autres académies des Argonautes : l'une, instituée en Hon grie par Fr. Moreau, provinciale des minorités; l'autre, établie rue Payenne, à Paris, par un abbé nommé Laurence, la troisième, formée à Rome par le P. Baldigiani, professeur de mathématiques.

ARGONAUTIQUE, adj. (ar-go-nô-ti-ke — rad. *argonaute*). Qui a rapport aux argonautes ou à leur expédition.

Argonautiques (LES), ou *Conquête de la Toison d'Or*, poème épique, en grec et en quatre chants, d'Apollonius de Rhodes, auteur contemporain de Ptolémée d'Épidaure. L'expédition des argonautes est, après le siège de Troie, l'événement le plus fameux des temps héroïques, et les poètes les plus célèbres ont chanté quelques-uns de ses héros, dont les noms et les exploits avaient retenti jusque chez les Perses. Apollonius trouva donc tous les éléments de son poème dans les traditions légendaires des Grecs. Les deux premiers chants renferment l'explication des motifs qui décident l'expédition; le troisième, qui est comme chef des argonautes, les préparatifs du départ, le récit des divers incidents qui signalent la traversée et le débarquement en Colchide. Ces deux premiers chants n'offrent aucun épisode remarquable; aucune aventure extraordinaire. Le troisième chant raconte la conquête de la *Toison d'Or*, et le commencement des amours de Médée et de Jason. Le poète a bien su exprimer la naïveté et le développement du passion dans Médée; ses hésitations, ses combats intérieurs sont rendus avec une force et un naturel dont Virgile s'est évidemment inspiré dans l'admirable peinture de la passion de Didon.

Le quatrième chant nous montre Médée quittant son père pour suivre Jason, les aventures que les argonautes traversent pendant leur retour, et les dangers de toute espèce qu'ils sont obligés d'affronter pour arriver chez le port d'où ils étaient partis. Ces incidents variés ont permis au poète de mettre en scène de brillantes fictions mythologiques, telles que celle du jardin des Hespérides.

Ce poème, dont le cadre était tracé d'avance et où l'invention n'était possible que dans les détails, n'est qu'une sorte de chronique vérifiée, mais spirituellement et avec une pureté élégante. Quintilien recommande les *Argonautiques* comme une œuvre toujours égale et soutenue dans le genre tempéré; le jugement de Longin est peut-être encore plus flatteur; ce critique place, il est vrai, Apollonius bien au-dessous d'Homère; mais une telle comparaison ne fait-elle pas à elle seule le plus grand honneur au poète? Macrobie et Servius avaient remarqué depuis longtemps que le quatrième livre de *l'Énéide* était presque tout entier tiré du poème des *Argonautiques*. Une autre preuve de l'estime qu'avait pour Apollonius les auteurs du siècle d'Auguste, c'est la traduction que Titentius Varro fit de son ouvrage. Ce poète célèbre, ami de Propercé, d'Horace et d'Ovide, dut principalement sa réputation à cette traduction. On peut encore regarder comme un public honneur l'imitation du poème faite par Valérius Flaccus (V. ci-après). Il paraît que le texte grec nous est parvenu avec de nombreuses fautes de copistes, qui ont rendu plus sévères les critiques modernes; mais ces erreurs diminuent, chaque jour, grâce aux recherches des érudits. Cassin a donné une traduction fidèle des *Argonautiques*. Depuis que l'ouvrage d'Apollonius est mieux connu, surtout en Allemagne et en Angleterre, par les traductions de La Motte, de Varron et de Flaccus, en ont fait des traductions, ou plutôt des imitations en vers; il en existe aussi en italien.

Argonautiques (LES) ou *Conquête de la Toison d'Or*, poème épique de Valérius Flaccus, en huit livres. Ce poème, qui est resté incomplet, n'est qu'une fade imitation d'Apollonius pour le plan, et de Virgile pour le style; c'est une amplification, où le principal est contentuellement sacrifié à l'accessoire. Valérius Flaccus déroule la même série d'épisodes que son devancier, le même enchaînement de faits traditionnels; on retrouve dans son ouvrage les mêmes héros, les mêmes caractères, les mêmes types. Cette œuvre est donc nulle sous le rapport de l'originalité et de l'invention. L'auteur est loin cependant de se montrer dépourvu de talent et d'esprit, et on doit lui savoir gré d'avoir cherché à réagir contre le mauvais goût de son époque, et à restaurer la langue et l'art de Virgile, gravement compromis par les poètes rhétoriques et les Espagnols emphatiques de la période précédente. La Harpe s'est montré très-sévère envers les *Argonautiques*, où il ne trouve de poésie d'aucune espèce. Pour lui, Valérius Flaccus est un écrivain loin d'Apollonius que celui-ci de Virgile. Mais tous les critiques n'ont pas partagé cette opinion, et Amar va jusqu'à dire que « Valérius Flaccus a surpassé de beaucoup son modèle pour la richesse et la variété du plan, et qu'il l'emporte même quelquefois sur lui par la beauté des détails. On voit que les savaux sont peu d'accord sur la valeur de l'ouvrage. Mais il est difficile de se prononcer comme départeur de tout mérite un poète dont la mort a fait dire à Quintilien : « Nous avons beaucoup perdu naguère en Valérius Flaccus; *multum in Valerio Flacco nuper amisimus*. »

On cite encore, sous le titre d'*Argonautiques*, un poème d'environ quatre cents vers, froide description de voyages entrecoupés d'épisodes mythologiques. Cette œuvre, qui a été faussement attribuée à Orléans, paraît être postérieure à l'ère chrétienne. Enfin, la quatrième *Pythique* de Pindare renferme un brillant épisode sur l'expédition des Argonautiques, qui pourrait être intitulé *Argonautiques*.

ARGONAUTOGRAPHIE s. m. (ar-go-nô-to-gra-fo — du gr. *argonautes*, argonaute; *grapho*, je décris). Auteur qui a décrit l'expédition des argonautes, qui s'est occupé de leur histoire.

ARGONNE (Noël, dit BOYAVENTURE D'), avocat, plus connu sous le nom de Noël, mort en 1704. On a de lui un *Traité de la lecture des Pères*, dont Mabillon fait l'éloge, et des *Mélanges d'histoire et de littérature recueillies par Vignuel-Marville*, où se trouvent des notices savantes. Voltaire a dit de lui qu'il était le seul chateaux qui eût cultivé la littérature. Il a encore publié quelques autres écrits, soit sous le nom de Vignuel de Marville, soit sous celui de Moncade.

ARGONNE, contrée de l'est de la France, sur un plateau formé par les monts Faucilles, comprise dans les départements de la Meuse et des Ardennes; Sainte-Menehould en était la capitale; elle était couverte de vastes forêts dont une partie existe encore aujourd'hui. Cette contrée est célèbre dans nos fastes militaires depuis la fameuse campagne de Dumouriez, en 1792. V. ci-après.

ARGONNE (CAMPAGNE DE L'), campagne immortalée qui sauva la France et la Révolution en 1792. Aux cent trente-huit mille soldats de la coalition, qui s'avançaient en masses

compactes pour envahir le territoire français par les Ardennes, et se porter sur Paris par Châlons, nous n'avions à opposer que cent vingt mille hommes disséminés sur une frontière immense, mal organisés, privés de leurs officiers, et n'ayant confiance en aucun d'eux, ni dans leurs généraux. Ils furent trois armées, qu'on appelait l'armée du Nord, l'armée du Centre et l'armée d'Alsace. La première, sous les généraux Beurnonville, Moreton et Duval, comptait trente mille hommes en quatre camps séparés; la seconde, Maubeuge et Lille; la seconde, désorganisée par le départ de La Fayette, son général, campait à Sedan, forte de vingt-trois mille hommes; Dumouriez venait d'en prendre le commandement. Le troisième, qui occupait Metz, se composait d'environ vingt mille soldats; elle avait vu également son chef, le vieux Luckner, se retirer devant un nouveau général, le brave Kellermann. Les soldats de la coalition marchaient à l'insu de leur territoire français si animés par la certitude de la victoire, que les deux souverains de Prusse et d'Autriche s'étaient avoués jusqu'à Mayence. Soixante mille Prussiens, héritiers de la gloire et des traditions du grand Frédéric, se dirigeaient sur notre centre par Luxembourg, en une seule colonne; ils étaient conduits par le duc de Brunswick, l'auteur du fameux manœuvres, qui passa tout le jour à régler la situation, tous ses généraux furent d'avis de ne point attendre les Prussiens, mais de se retirer rapidement derrière la Marne, et de s'y retrancher solidement jusqu'à ce qu'on fut rejoint par les deux autres corps. Dumouriez, qui s'était rendu maître de la capitale, Dumouriez écouta en silence ces conseils dictés par la médiocrité, sans faire objection, sans que sa figure inspirât un conseil de guerre, avait appelé Kellermann, et Dumouriez s'arrêtait à sa position, tous deux frémissent de colère en voyant qu'ils avaient été si bien prévus.

Tandis que Kellermann partait à la tête du Frescati, près de Paris, pour rejoindre Dumouriez avec ses vingt mille hommes, les Prussiens établissaient leur quartier général à Raucourt. Ils parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos retranchements et se virent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, au moyen desquelles il portait rapidement des forces mâtendues sur tous les points importants. Il parlait ainsi, et bientôt, secondé par les fermets des généraux Duval, Stengel et du Plessis-Miranda, qui se joignirent à eux, il se pouvait croire qu'il n'y eût que vingt-trois mille hommes dans cette position. Quelques jours auparavant, Dumouriez avait écrit à la garde de Verdun, il l'annonça lui-même en ces termes au ministre de la guerre : « *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grand-Pré et celui des Islettes sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas.* Les événements commençaient à justifier cette fièvre, mais légitime confiance, et le succès était bien dû à l'héroïque fermeté des soldats, et à l'habileté de nos chefs. C'était de l'armée, excepté dans quelques passages principaux, l'Argonne formait donc une barrière infranchissable, se dressant devant l'armée prussienne. Elle devait nécessairement se percer pour se porter sur Paris, ou le tourner par ses extrémités en remontant par Sedan ou en descendant jusqu'à Sainte-Menehould. Mais, dans ces deux derniers cas, les coalisés se trouvaient obligés à un détour si considérable que leur marche était manquée et la campagne perdue pour eux, car on approchait du mois de septembre, et, à cette époque, on faisait encore hiverner les armées. L'armée ennemie devait donc franchir l'Argonne, sous peine de n'avoir fait, aux yeux de l'Europe, que rire ridicule promenade militaire. C'était cette situation que Dumouriez avait embrassée d'un coup d'œil aussi juste que rapide. C'était dans l'Argonne même, au milieu des forêts, des bois, des montagnes et des précipices qui forment sa nature sauvage, derniers débris de l'antique et sombre forêt Hercynie, qu'il voulait disputer le passage aux Prussiens.

Mais il fallait le prévenir; il fallait empêcher qu'on pût se frayer un chemin dans l'Argonne, et cela en présence même des bataillons ennemis, rangés le long de la forêt. Ces défilés, longs, étroits, profonds, d'un accès presque impossible, étaient les autres points de la forêt, sont ceux de Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Pré, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants, ceux de Grand-Pré et des Islettes, étaient malheureusement les plus éloignés de Sedan et les plus rapprochés des Prussiens. Deux routes s'offraient à

Dumouriez pour s'y rendre; l'une, passant derrière la forêt, plus sûre, mais beaucoup plus longue; l'autre, plus courte, mais en face de l'ennemi, dont nous eussions séparés que par la Meuse. Elle exposait notre marche aux coups d'une armée formidable, et néanmoins ce fut celle que préféra Dumouriez, espérant que, par la rapidité de sa manœuvre, il mettrait en défaut la science méthodique des généraux de la coalition. Le 30 août (1792) commença cette campagne mémorable qui fut époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres et la grandeur de ses résultats, qui décidèrent en quelques jours des destinées de la France. Ce jour-là même, le général Dillon commença la marche en se dirigeant sur Senay, rencontra Clerfayt qui occupait les deux bords de la Meuse avec vingt-cinq mille Autrichiens, et le força à repasser cette rivière. Pendant qu'il pourait résolument sa route avec huit mille hommes, Dumouriez le suit avec les quinze mille qui composaient son corps de bataille, et tous deux, passant fièrement devant l'ennemi qui assistait, pour ainsi dire, l'armée au bras, à cette marche incroyable, arrivent à temps pour occuper les Islettes, la Chalade et le Grand-Pré (3 et 4 septembre). Cette dernière position était formidable; des hauteurs, rangées en ligne sur le plateau qui se trouve devant elle, se trouvait l'armée; à leur pied s'étendaient de vastes prairies devant lesquelles la rivière de l'Aire coulait en formant la tête du camp. Deux ponts y furent jetés, que l'ennemi détruisit aussitôt. On y établit de cinquante pièces d'artillerie disposées dans une ligne qui s'appuyait à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens. C'était une position inexpugnable. Le général Dubouquet avait en même temps occupé le Chêne-Populeux avec six mille hommes, et la garde de la Croix-aux-Bois, le passage jugé le moins important, avait été confiée à un colonel n'ayant avec lui que deux bataillons. Dumouriez, sentant que l'Argonne allait devenir le théâtre d'une guerre, avait appelé Kellermann, et Dumouriez s'arrêtait à sa position, tous deux frémissent de colère en voyant qu'ils avaient été si bien prévus.

Tandis que Kellermann partait à la tête du Frescati, près de Paris, pour rejoindre Dumouriez avec ses vingt mille hommes, les Prussiens établissaient leur quartier général à Raucourt. Ils parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos retranchements et se virent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, au moyen desquelles il portait rapidement des forces mâtendues sur tous les points importants. Il parlait ainsi, et bientôt, secondé par les fermets des généraux Duval, Stengel et du Plessis-Miranda, qui se joignirent à eux, il se pouvait croire qu'il n'y eût que vingt-trois mille hommes dans cette position. Quelques jours auparavant, Dumouriez avait écrit à la garde de Verdun, il l'annonça lui-même en ces termes au ministre de la guerre : « *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grand-Pré et celui des Islettes sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas.* Les événements commençaient à justifier cette fièvre, mais légitime confiance, et le succès était bien dû à l'héroïque fermeté des soldats, et à l'habileté de nos chefs. C'était de l'armée, excepté dans quelques passages principaux, l'Argonne formait donc une barrière infranchissable, se dressant devant l'armée prussienne. Elle devait nécessairement se percer pour se porter sur Paris, ou le tourner par ses extrémités en remontant par Sedan ou en descendant jusqu'à Sainte-Menehould. Mais, dans ces deux derniers cas, les coalisés se trouvaient obligés à un détour si considérable que leur marche était manquée et la campagne perdue pour eux, car on approchait du mois de septembre, et, à cette époque, on faisait encore hiverner les armées. L'armée ennemie devait donc franchir l'Argonne, sous peine de n'avoir fait, aux yeux de l'Europe, que rire ridicule promenade militaire. C'était cette situation que Dumouriez avait embrassée d'un coup d'œil aussi juste que rapide. C'était dans l'Argonne même, au milieu des forêts, des bois, des montagnes et des précipices qui forment sa nature sauvage, derniers débris de l'antique et sombre forêt Hercynie, qu'il voulait disputer le passage aux Prussiens.

Mais il fallait le prévenir; il fallait empêcher qu'on pût se frayer un chemin dans l'Argonne, et cela en présence même des bataillons ennemis, rangés le long de la forêt. Ces défilés, longs, étroits, profonds, d'un accès presque impossible, étaient les autres points de la forêt, sont ceux de Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Pré, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants, ceux de Grand-Pré et des Islettes, étaient malheureusement les plus éloignés de Sedan et les plus rapprochés des Prussiens. Deux routes s'offraient à

l'ennemi pour s'y rendre; l'une, passant derrière la forêt, plus sûre, mais beaucoup plus longue; l'autre, plus courte, mais en face de l'ennemi, dont nous eussions séparés que par la Meuse. Elle exposait notre marche aux coups d'une armée formidable, et néanmoins ce fut celle que préféra Dumouriez, espérant que, par la rapidité de sa manœuvre, il mettrait en défaut la science méthodique des généraux de la coalition. Le 30 août (1792) commença cette campagne mémorable qui fut époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres et la grandeur de ses résultats, qui décidèrent en quelques jours des destinées de la France. Ce jour-là même, le général Dillon commença la marche en se dirigeant sur Senay, rencontra Clerfayt qui occupait les deux bords de la Meuse avec vingt-cinq mille Autrichiens, et le força à repasser cette rivière. Pendant qu'il pourait résolument sa route avec huit mille hommes, Dumouriez le suit avec les quinze mille qui composaient son corps de bataille, et tous deux, passant fièrement devant l'ennemi qui assistait, pour ainsi dire, l'armée au bras, à cette marche incroyable, arrivent à temps pour occuper les Islettes, la Chalade et le Grand-Pré (3 et 4 septembre). Cette dernière position était formidable; des hauteurs, rangées en ligne sur le plateau qui se trouve devant elle, se trouvait l'armée; à leur pied s'étendaient de vastes prairies devant lesquelles la rivière de l'Aire coulait en formant la tête du camp. Deux ponts y furent jetés, que l'ennemi détruisit aussitôt. On y établit de cinquante pièces d'artillerie disposées dans une ligne qui s'appuyait à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens. C'était une position inexpugnable. Le général Dubouquet avait en même temps occupé le Chêne-Populeux avec six mille hommes, et la garde de la Croix-aux-Bois, le passage jugé le moins important, avait été confiée à un colonel n'ayant avec lui que deux bataillons. Dumouriez, sentant que l'Argonne allait devenir le théâtre d'une guerre, avait appelé Kellermann, et Dumouriez s'arrêtait à sa position, tous deux frémissent de colère en voyant qu'ils avaient été si bien prévus.

Tandis que Kellermann partait à la tête du Frescati, près de Paris, pour rejoindre Dumouriez avec ses vingt mille hommes, les Prussiens établissaient leur quartier général à Raucourt. Ils parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos retranchements et se virent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, au moyen desquelles il portait rapidement des forces mâtendues sur tous les points importants. Il parlait ainsi, et bientôt, secondé par les fermets des généraux Duval, Stengel et du Plessis-Miranda, qui se joignirent à eux, il se pouvait croire qu'il n'y eût que vingt-trois mille hommes dans cette position. Quelques jours auparavant, Dumouriez avait écrit à la garde de Verdun, il l'annonça lui-même en ces termes au ministre de la guerre : « *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grand-Pré et celui des Islettes sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas.* Les événements commençaient à justifier cette fièvre, mais légitime confiance, et le succès était bien dû à l'héroïque fermeté des soldats, et à l'habileté de nos chefs. C'était de l'armée, excepté dans quelques passages principaux, l'Argonne formait donc une barrière infranchissable, se dressant devant l'armée prussienne. Elle devait nécessairement se percer pour se porter sur Paris, ou le tourner par ses extrémités en remontant par Sedan ou en descendant jusqu'à Sainte-Menehould. Mais, dans ces deux derniers cas, les coalisés se trouvaient obligés à un détour si considérable que leur marche était manquée et la campagne perdue pour eux, car on approchait du mois de septembre, et, à cette époque, on faisait encore hiverner les armées. L'armée ennemie devait donc franchir l'Argonne, sous peine de n'avoir fait, aux yeux de l'Europe, que rire ridicule promenade militaire. C'était cette situation que Dumouriez avait embrassée d'un coup d'œil aussi juste que rapide. C'était dans l'Argonne même, au milieu des forêts, des bois, des montagnes et des précipices qui forment sa nature sauvage, derniers débris de l'antique et sombre forêt Hercynie, qu'il voulait disputer le passage aux Prussiens.

Mais il fallait le prévenir; il fallait empêcher qu'on pût se frayer un chemin dans l'Argonne, et cela en présence même des bataillons ennemis, rangés le long de la forêt. Ces défilés, longs, étroits, profonds, d'un accès presque impossible, étaient les autres points de la forêt, sont ceux de Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Pré, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants, ceux de Grand-Pré et des Islettes, étaient malheureusement les plus éloignés de Sedan et les plus rapprochés des Prussiens. Deux routes s'offraient à

l'ennemi pour s'y rendre; l'une, passant derrière la forêt, plus sûre, mais beaucoup plus longue; l'autre, plus courte, mais en face de l'ennemi, dont nous eussions séparés que par la Meuse. Elle exposait notre marche aux coups d'une armée formidable, et néanmoins ce fut celle que préféra Dumouriez, espérant que, par la rapidité de sa manœuvre, il mettrait en défaut la science méthodique des généraux de la coalition. Le 30 août (1792) commença cette campagne mémorable qui fut époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres et la grandeur de ses résultats, qui décidèrent en quelques jours des destinées de la France. Ce jour-là même, le général Dillon commença la marche en se dirigeant sur Senay, rencontra Clerfayt qui occupait les deux bords de la Meuse avec vingt-cinq mille Autrichiens, et le força à repasser cette rivière. Pendant qu'il pourait résolument sa route avec huit mille hommes, Dumouriez le suit avec les quinze mille qui composaient son corps de bataille, et tous deux, passant fièrement devant l'ennemi qui assistait, pour ainsi dire, l'armée au bras, à cette marche incroyable, arrivent à temps pour occuper les Islettes, la Chalade et le Grand-Pré (3 et 4 septembre). Cette dernière position était formidable; des hauteurs, rangées en ligne sur le plateau qui se trouve devant elle, se trouvait l'armée; à leur pied s'étendaient de vastes prairies devant lesquelles la rivière de l'Aire coulait en formant la tête du camp. Deux ponts y furent jetés, que l'ennemi détruisit aussitôt. On y établit de cinquante pièces d'artillerie disposées dans une ligne qui s'appuyait à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens. C'était une position inexpugnable. Le général Dubouquet avait en même temps occupé le Chêne-Populeux avec six mille hommes, et la garde de la Croix-aux-Bois, le passage jugé le moins important, avait été confiée à un colonel n'ayant avec lui que deux bataillons. Dumouriez, sentant que l'Argonne allait devenir le théâtre d'une guerre, avait appelé Kellermann, et Dumouriez s'arrêtait à sa position, tous deux frémissent de colère en voyant qu'ils avaient été si bien prévus.

Tandis que Kellermann partait à la tête du Frescati, près de Paris, pour rejoindre Dumouriez avec ses vingt mille hommes, les Prussiens établissaient leur quartier général à Raucourt. Ils parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos retranchements et se virent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, au moyen desquelles il portait rapidement des forces mâtendues sur tous les points importants. Il parlait ainsi, et bientôt, secondé par les fermets des généraux Duval, Stengel et du Plessis-Miranda, qui se joignirent à eux, il se pouvait croire qu'il n'y eût que vingt-trois mille hommes dans cette position. Quelques jours auparavant, Dumouriez avait écrit à la garde de Verdun, il l'annonça lui-même en ces termes au ministre de la guerre : « *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grand-Pré et celui des Islettes sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas.* Les événements commençaient à justifier cette fièvre, mais légitime confiance, et le succès était bien dû à l'héroïque fermeté des soldats, et à l'habileté de nos chefs. C'était de l'armée, excepté dans quelques passages principaux, l'Argonne formait donc une barrière infranchissable, se dressant devant l'armée prussienne. Elle devait nécessairement se percer pour se porter sur Paris, ou le tourner par ses extrémités en remontant par Sedan ou en descendant jusqu'à Sainte-Menehould. Mais, dans ces deux derniers cas, les coalisés se trouvaient obligés à un détour si considérable que leur marche était manquée et la campagne perdue pour eux, car on approchait du mois de septembre, et, à cette époque, on faisait encore hiverner les armées. L'armée ennemie devait donc franchir l'Argonne, sous peine de n'avoir fait, aux yeux de l'Europe, que rire ridicule promenade militaire. C'était cette situation que Dumouriez avait embrassée d'un coup d'œil aussi juste que rapide. C'était dans l'Argonne même, au milieu des forêts, des bois, des montagnes et des précipices qui forment sa nature sauvage, derniers débris de l'antique et sombre forêt Hercynie, qu'il voulait disputer le passage aux Prussiens.

Mais il fallait le prévenir; il fallait empêcher qu'on pût se frayer un chemin dans l'Argonne, et cela en présence même des bataillons ennemis, rangés le long de la forêt. Ces défilés, longs, étroits, profonds, d'un accès presque impossible, étaient les autres points de la forêt, sont ceux de Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Pré, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants, ceux de Grand-Pré et des Islettes, étaient malheureusement les plus éloignés de Sedan et les plus rapprochés des Prussiens. Deux routes s'offraient à

l'ennemi pour s'y rendre; l'une, passant derrière la forêt, plus sûre, mais beaucoup plus longue; l'autre, plus courte, mais en face de l'ennemi, dont nous eussions séparés que par la Meuse. Elle exposait notre marche aux coups d'une armée formidable, et néanmoins ce fut celle que préféra Dumouriez, espérant que, par la rapidité de sa manœuvre, il mettrait en défaut la science méthodique des généraux de la coalition. Le 30 août (1792) commença cette campagne mémorable qui fut époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres et la grandeur de ses résultats, qui décidèrent en quelques jours des destinées de la France. Ce jour-là même, le général Dillon commença la marche en se dirigeant sur Senay, rencontra Clerfayt qui occupait les deux bords de la Meuse avec vingt-cinq mille Autrichiens, et le força à repasser cette rivière. Pendant qu'il pourait résolument sa route avec huit mille hommes, Dumouriez le suit avec les quinze mille qui composaient son corps de bataille, et tous deux, passant fièrement devant l'ennemi qui assistait, pour ainsi dire, l'armée au bras, à cette marche incroyable, arrivent à temps pour occuper les Islettes, la Chalade et le Grand-Pré (3 et 4 septembre). Cette dernière position était formidable; des hauteurs, rangées en ligne sur le plateau qui se trouve devant elle, se trouvait l'armée; à leur pied s'étendaient de vastes prairies devant lesquelles la rivière de l'Aire coulait en formant la tête du camp. Deux ponts y furent jetés, que l'ennemi détruisit aussitôt. On y établit de cinquante pièces d'artillerie disposées dans une ligne qui s'appuyait à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens. C'était une position inexpugnable. Le général Dubouquet avait en même temps occupé le Chêne-Populeux avec six mille hommes, et la garde de la Croix-aux-Bois, le passage jugé le moins important, avait été confiée à un colonel n'ayant avec lui que deux bataillons. Dumouriez, sentant que l'Argonne allait devenir le théâtre d'une guerre, avait appelé Kellermann, et Dumouriez s'arrêtait à sa position, tous deux frémissent de colère en voyant qu'ils avaient été si bien prévus.

Tandis que Kellermann partait à la tête du Frescati, près de Paris, pour rejoindre Dumouriez avec ses vingt mille hommes, les Prussiens établissaient leur quartier général à Raucourt. Ils parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos retranchements et se virent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, au moyen desquelles il portait rapidement des forces mâtendues sur tous les points importants. Il parlait ainsi, et bientôt, secondé par les fermets des généraux Duval, Stengel et du Plessis-Miranda, qui se joignirent à eux, il se pouvait croire qu'il n'y eût que vingt-trois mille hommes dans cette position. Quelques jours auparavant, Dumouriez avait écrit à la garde de Verdun, il l'annonça lui-même en ces termes au ministre de la guerre : « *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grand-Pré et celui des Islettes sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas.* Les événements commençaient à justifier cette fièvre, mais légitime confiance, et le succès était bien dû à l'héroïque fermeté des soldats, et à l'habileté de nos chefs. C'était de l'armée, excepté dans quelques passages principaux, l'Argonne formait donc une barrière infranchissable, se dressant devant l'armée prussienne. Elle devait nécessairement se percer pour se porter sur Paris, ou le tourner par ses extrémités en remontant par Sedan ou en descendant jusqu'à Sainte-Menehould. Mais, dans ces deux derniers cas, les coalisés se trouvaient obligés à un détour si considérable que leur marche était manquée et la campagne perdue pour eux, car on approchait du mois de septembre, et, à cette époque, on faisait encore hiverner les armées. L'armée ennemie devait donc franchir l'Argonne, sous peine de n'avoir fait, aux yeux de l'Europe, que rire ridicule promenade militaire. C'était cette situation que Dumouriez avait embrassée d'un coup d'œil aussi juste que rapide. C'était dans l'Argonne même, au milieu des forêts, des bois, des montagnes et des précipices qui forment sa nature sauvage, derniers débris de l'antique et sombre forêt Hercynie, qu'il voulait disputer le passage aux Prussiens.

Mais il fallait le prévenir; il fallait empêcher qu'on pût se frayer un chemin dans l'Argonne, et cela en présence même des bataillons ennemis, rangés le long de la forêt. Ces défilés, longs, étroits, profonds, d'un accès presque impossible, étaient les autres points de la forêt, sont ceux de Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Pré, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants, ceux de Grand-Pré et des Islettes, étaient malheureusement les plus éloignés de Sedan et les plus rapprochés des Prussiens. Deux routes s'offraient à

l'ennemi pour s'y rendre; l'une, passant derrière la forêt, plus sûre, mais beaucoup plus longue; l'autre, plus courte, mais en face de l'ennemi, dont nous eussions séparés que par la Meuse. Elle exposait notre marche aux coups d'une armée formidable, et néanmoins ce fut celle que préféra Dumouriez, espérant que, par la rapidité de sa manœuvre, il mettrait en défaut la science méthodique des généraux de la coalition. Le 30 août (1792) commença cette campagne mémorable qui fut époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres et la grandeur de ses résultats, qui décidèrent en quelques jours des destinées de la France. Ce jour-là même, le général Dillon commença la marche en se dirigeant sur Senay, rencontra Clerfayt qui occupait les deux bords de la Meuse avec vingt-cinq mille Autrichiens, et le força à repasser cette rivière. Pendant qu'il pourait résolument sa route avec huit mille hommes, Dumouriez le suit avec les quinze mille qui composaient son corps de bataille, et tous deux, passant fièrement devant l'ennemi qui assistait, pour ainsi dire, l'armée au bras, à cette marche incroyable, arrivent à temps pour occuper les Islettes, la Chalade et le Grand-Pré (3 et 4 septembre). Cette dernière position était formidable; des hauteurs, rangées en ligne sur le plateau qui se trouve devant elle, se trouvait l'armée; à leur pied s'étendaient de vastes prairies devant lesquelles la rivière de l'Aire coulait en formant la tête du camp. Deux ponts y furent jetés, que l'ennemi détruisit aussitôt. On y établit de cinquante pièces d'artillerie disposées dans une ligne qui s'appuyait à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens et à droite, tandis qu'ils étaient flanqués à gauche par seize mille autres Prussiens. C'était une position inexpugnable. Le général Dubouquet avait en même temps occupé le Chêne-Populeux avec six mille hommes, et la garde de la Croix-aux-Bois, le passage jugé le moins important, avait été confiée à un colonel n'ayant avec lui que deux bataillons. Dumouriez, sentant que l'Argonne allait devenir le théâtre d'une guerre, avait appelé Kellermann, et Dumouriez s'arrêtait à sa position, tous deux frémissent de colère en voyant qu'ils avaient été si bien prévus.

Tandis que Kellermann partait à la tête du Frescati, près de Paris, pour rejoindre Dumouriez avec ses vingt mille hommes, les Prussiens établissaient leur quartier général à Raucourt. Ils parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous nos retranchements et se virent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, au moyen desquelles il portait rapidement des forces mâtendues sur tous les points importants. Il parlait ainsi, et bientôt, secondé par les fermets des généraux Duval, Stengel et du Plessis-Miranda, qui se joignirent à eux, il se pouvait croire qu'il n'y eût que vingt-trois mille hommes dans cette position. Quelques jours auparavant, Dumouriez avait écrit à la garde de Verdun, il l'annonça lui-même en ces termes au ministre de la guerre : « *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grand-Pré et celui des Islettes sont les Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas.* Les événements commençaient à justifier cette fièvre, mais légitime confiance, et le succès était bien dû à l'héroïque fermeté des soldats, et à l'habileté de nos chefs. C'était de l'armée, excepté dans quelques passages principaux, l'Argonne formait donc une barrière infranchissable, se dressant devant l'armée prussienne. Elle devait nécessairement se percer pour se porter sur Paris, ou le tourner par ses extrémités en remontant par Sedan ou en descendant jusqu'à Sainte-Menehould. Mais, dans ces deux derniers cas, les coalisés se trouvaient obligés à un détour si considérable que leur marche était manquée et la campagne perdue pour eux, car on approchait du mois de septembre, et, à cette époque, on faisait encore hiverner les armées. L'armée ennemie devait donc franchir l'Argonne, sous peine de n'avoir fait, aux yeux de l'Europe, que rire ridicule promenade militaire. C'était cette situation que Dumouriez avait embrassée d'un coup d'œil aussi juste que rapide. C'était dans l'Argonne même, au milieu des forêts, des bois, des montagnes et des précipices qui forment sa nature sauvage, derniers débris de l'antique et sombre forêt Hercynie, qu'il voulait disputer le passage aux Prussiens.

Mais il fallait le prévenir; il fallait empêcher qu'on pût se frayer un chemin dans l'Argonne, et cela en présence même des bataillons ennemis, rangés le long de la forêt. Ces défilés, longs, étroits, profonds, d'un accès presque impossible, étaient les autres points de la forêt, sont ceux de Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grand-Pré, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants, ceux de Grand-Pré et des Islettes, étaient malheureusement les plus éloignés de Sedan et les plus rapprochés des Prussiens. Deux routes s'offraient à

l'ennemi pour s'y rendre; l'une, passant derrière la forêt, plus sûre, mais beaucoup plus longue; l'autre, plus courte, mais en face de l'ennemi, dont nous eussions séparés que par la Meuse. Elle exposait notre marche aux coups d'une armée formidable, et néanmoins ce fut celle que préféra Dumouriez, espérant que, par la rapidité de sa manœuvre, il mettrait en défaut la science méthodique des généraux de la coalition. Le 30 août (1792) commença cette campagne mémorable qui fut époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres et la grandeur de ses résultats, qui décidèrent en quelques jours des destinées de la France. Ce jour-là même, le général Dillon commença la marche en se dirigeant sur Senay, rencontra Clerfayt qui occupait les deux bords de la Meuse avec vingt-cinq mille Autrichiens, et le força à repasser cette rivière. Pendant qu'il pourait résolument sa route avec huit mille hommes, Dumouriez le suit avec les quinze mille qui composaient son corps de bataille, et tous deux, passant fièrement devant l'ennemi qui assistait, pour ainsi dire, l'armée